

Reflets

J'étais avec mon grand-père M.Mirrio. Sa mère étant d'origine asiatique, mon grand-père avait les yeux légèrement bridés. Il portait une longue barbe blanche mal ordonnée, car cela faisait longtemps que nous voyagions. Il possédait une boîte qu'il transportait toujours avec lui. Elle était très précieuse, car ce coffret contenait un objet rare et fabuleux.

Avant d'entrer dans le village de Montéliu, nous repérâmes une petite demeure et une rivière avec une vieille écluse. La chaumière était âgée, elle semblait dater du Moyen-Age. Je me souviens avoir remarqué une cheminée de guingois d'où sortait de la fumée qui sentait bon le bois brûlé. Je trouvais le paysage magnifique, la terre était très boueuse et l'herbe était d'une couleur verte que je n'avais encore jamais vue. Pour rejoindre l'autre rive, il fallait traverser un pont de bois. Il n'y avait pas de courant sur ce côté de la rivière grâce à l'écluse qui retenait l'eau. Je revois encore l'image du logis se refléter dans la rivière.

Dans cette petite demeure vivaient trois soeurs. Elles tenaient un commerce où chacune avait un rôle différent. Les trois femmes faisaient payer les villageois pour qu'ils se regardent dans l'eau, car à Montéliu, il n'existait pas de miroir. L'aînée s'appelait Marguerite. Grâce à l'écluse, elle veillait à maintenir l'eau la plus calme possible. La cadette s'appelait Éliisa, elle s'occupait de la caisse. Et enfin, la plus jeune, Marjorie, accompagnait les clients à la rivière. Elle gardait aussi le petit pont qui faisait accéder entre les deux portes de l'écluse là où on pouvait observer son reflet dans l'eau. Parfois, quand quelqu'un demandait à Marguerite comment elle maintenait l'eau paisible, elle expliquait le fonctionnement de l'écluse. Elle disait que le système s'actionnait avec des portes et des vannes qui s'ouvraient avec une énorme manivelle. Elle racontait qu'autrefois l'écluse servait à faire passer les bateaux, mais il n'y avait plus de navigation dans ce coin du village depuis longtemps. Les clients, qui payaient pour se voir dans l'eau, bavardaient très peu. Ils étaient trop concentrés à contempler leur reflet.

Nous arrivâmes dans la petite maison pour payer et Éliisa nous demanda 15 berris. Puis, accompagné de Marjorie, mon grand-père alla vers la rivière. Il se regarda dans l'eau. Il trouvait que l'image était floue, donc il dit à Majorie :

« Mon reflet n'est pas très net dans votre rivière, Mademoiselle. Je ne me reconnais pas. — Ah bon! s'exclama-t-elle. Mais pourquoi ne vous reconnaissez-vous pas ? Les clients ne se plaignent pas, pourtant. Vous ne trouverez pas mieux dans toute la région. Le seul endroit où le ruisseau n'est pas agité se situe devant vous, grâce à notre écluse. — Je possède un objet qui permet de mieux observer les détails de notre visage, expliqua mon grand-père. Il n'existe pas dans votre village, mais peut-être le découvrirez-vous un jour... Je crois maintenant qu'il est temps pour nous de partir. »

Après cette visite, nous prîmes la direction de Montélieu et nous traversâmes un pont pour pénétrer dans le village. Sous cet immense édifice coulait une rivière agitée qui clapotait et couvrait le chant des oiseaux. La hauteur du viaduc me donna le vertige. À l'entrée de Montélieu, nous avançons par des ruelles étroites et nous nous dirigeons vers le coeur de la bourgade. Elle était si calme que nous avons l'impression qu'il n'y avait pas âme qui vive. Nous arrivâmes sur la place pavée où se trouvaient un petit commerce ainsi que la mairie. À ses côtés était installée la taverne des 4 Gats où les habitants se rejoignaient pour partager un moment chaleureux dans cette vie difficile.

Sur la terrasse de la taverne, quelques fleurs plantées dans des seaux en métal semblaient ne jamais être arrosées. Nous entrâmes dans l'auberge où l'atmosphère me gêna. En effet, les quelques ampoules grillées des lustres, qui pendaient au plafond, plongeaient la taverne dans une demi-obscurité. Les tables de bois recouvertes de nappes trouées ne m'encouragèrent pas à lire le menu inscrit sur la grande ardoise installée devant le bar. À côté du comptoir, un vieillard jouait de la guitare, mais personne ne semblait l'écouter.

Ensuite, mon grand-père alla vers le propriétaire qui lavait les verres pour lui demander une chambre :

« Bonjour Monsieur. Je souhaiterais réserver une chambre pour mon petit-fils et moi. — Bonjour Messieurs, répondit le propriétaire. Veuillez me suivre, je vais vous montrer votre chambre. »

À peine arrivé dans le couloir, je compris que la salle de bain était commune aux trois chambres du premier étage. La nôtre paraissait mal entretenue, des fissures sur les murs ressemblaient à des éclairs et une tâche jaunâtre au plafond ne donnait aucune envie de s'installer.

« Nous voudrions rester une semaine ici. Quel est votre prix ? demanda mon grand-père. — 60 berris par nuit pour deux personnes. Pour sept jours, j'arrondis à 400 berris », répondit le propriétaire.

Mon grand-père commença à négocier le prix de notre chambre.

« Si vous me la faites à moitié prix, j'organiserai une soirée où je dévoilerai un objet extraordinaire que vous ne connaissez pas et qui n'existe pas dans votre village.

— Quel est cet objet si mystérieux ? demanda-t-il avec curiosité.

— Faites-moi confiance, je vous le montrerai lors de la soirée, en même temps qu'aux Montéliens qui payeront l'entrée, proposa grand-père.

— Je suis d'accord, je vous fais confiance. »

En deux jours, notre présence agita rapidement le village. Tout le monde se creusait la tête pour découvrir cet objet si mystérieux. Chacun proposait son idée et je me souviens avoir entendu les mots : « pierres précieuses », « génie » et « nouvelle source d'énergie qui éviterait aux hommes d'aller couper du bois en forêt ». Évidemment, personne ne se doutait de ce que nous avons apporté. Mon grand-père parla avec le propriétaire de la taverne et ils organisèrent la soirée pour faire découvrir notre miroir. Ils se mirent

d'accord pour faire payer 5 berris l'entrée. Barthélémy, le guitariste, se prépara pour cette fête exceptionnelle.

5 Ce soir-là, mon grand-père fit le tour des tables avec son miroir pendant que Barthélémy jouait un doux morceau. Des réactions étonnantes me surprirent : une demoiselle cria de joie en découvrant son visage pour la première fois et une autre s'évanouit. L'épicier traita les trois soeurs d'escrocs tandis que sa femme fut émerveillée. Le tavernier fut choqué et son fils sembla s'en désintéresser. Mon grand-père monta sur l'estrade et proposa de vendre son miroir. Il annonça : « Attention, je tiens à préciser que si par malchance, le miroir se brise, cela apportera sept années de malheur à tout le village. »
10 Puis il demanda qui le voulait et seules trois personnes levèrent la main. Je fus surpris, car il ne s'en séparait jamais.

15 Mon grand-père avait déjà repéré une femme ornée de splendides bijoux et vêtue d'une longue robe de satin. Il s'approcha d'elle et lui demanda une rencontre. Mon grand-père l'invita à monter dans notre chambre pour la négociation du miroir. « Bonjour Madame. Je m'appelle M. Mirrio. Je suis enchanté de faire votre connaissance. — Bonjour Monsieur Mirrio, dit-elle à son tour. Je me présente : Marie-Rose de Lamarre, la mairesse du village. Ravie de vous rencontrer.

— Commençons notre affaire, je vous prie. Je vous propose mon miroir pour 25 000 berris.

20 — C'est beaucoup trop cher ! Vous allez me ruiner ! Pour ce prix, je pourrais acheter une maison. Je vous le prends pour 10 000 berris.

— Ce n'est pas assez ! Vous savez, vous pouvez faire comme les trois soeurs et gagner beaucoup d'argent en proposant aux Montéliens de payer pour se regarder dans le miroir.

— Alors, voyons pour 15000 berris.

25 — Coupons la poire en deux. Je vous le laisse pour 20 000 berris. »

Après une longue hésitation, elle se décida et accepta l'offre de mon grand-père.

30 Deux jours plus tard, un courrier de Marie-Rose de Lamarre arriva pour nous à la taverne.

Cher M. Mirrio

35 *Je souhaiterais que vous veniez dans ma demeure pour vous rendre le miroir. Je me suis regardée et je me trouve laide. J'en suis désespérée. Je reste cloîtrée dans mon bureau et je n'ose plus sortir de peur de me revoir dans ce miroir. Venez vite au 30 rue du puits.*
Marie-Rose

P.-S. En arrivant, ne vous souciez pas du désordre. Dans mon chagrin, je n'ai pas eu le courage d'entretenir ma demeure.

40 Une fois chez elle, nous la trouvâmes en larmes et assise recroquevillée sur le sofa de son bureau.

« Bonsoir Mme le maire, dit mon grand-père. Que puis-je faire pour vous ?

— Mon visage me déplaît tellement que je n’ose plus poser mon regard dans votre miroir. Chez les trois soeurs, je me sentais plus belle, mais aujourd’hui les défauts de mon visage me sont apparus. Je souhaiterais vous le revendre, je vous en supplie ! »
5 Mon grand-père resta muet puis lui fit comprendre qu’il ne voulait pas le racheter !

À ma grande surprise, le jour de notre départ, Marguerite vint nous voir pour nous rendre le miroir, car il pouvait se casser et cela leur porterait malheur. Je compris alors que les soeurs avaient volé le miroir à la mairesse.

10 « Nous voulons vous le rendre, car les gens ne viendront plus se voir dans notre rivière et nous ne voulons pas prendre le risque que ce miroir se casse... » nous expliqua-t-elle.

Je nous revois encore partir nos bras chargés du miroir et de berris. Cette aventure me permet toujours aujourd’hui de vivre heureux et en paix...

Extrait de Tâches d’encre n°5
La boîte aux quinze clefs